

deux factionnaires qui lui sont accordés sans la moindre difficulté.

Beaumont les place gravement aux deux issues du corridor, et leur donne pour consigne de ne laisser entrer personne jusqu'à nouvel ordre. C'était hardi, mais c'était sûr. Quand il eut à loisir fait son choix au milieu d'une foule d'objets de prix, et garni ses poches d'or et de bonnes valeurs, il sort, passe devant l'une des deux sentinelles :

— C'est bien, mon ami : je vais chez M. l'administrateur ; il importe que les choses restent dans l'état où je viens de les mettre. Continuez à ne laisser pénétrer personne jusqu'à ce que je sois revenu, c'est l'affaire d'un moment.

Cependant l'heure des bureaux arrive ; les garçons d'abord, les surnuméraires, les employés inférieurs se présentent. " On ne passe pas ! " Fort bien ; tous ces gens là ne sont pas autrement fâchés de se promener dans la cour. Quelques-uns font le tour : même consigne de l'autre côté. Mais viennent les sous-chefs, les chefs, le caissier, M. Henry lui-même, qui ne prennent pas les choses aussi tranquillement. Celui-ci court au poste ; l'officier ne connaissait ni le nom ni les fonctions du monsieur qui s'était permis de donner une consigne à deux de ses hommes. Pour les relever, il ne fallut pas moins que l'intervention personnelle du citoyen Cochon, ministre de la police. Alors on entra, et que vit-on ? Le tonnerre fût tombé sur la police, qu'elle eût été moins bouleversée qu'à la nouvelle de cet événement : pénétrer jusque dans le saint des saints ! Le fait paraissait si extraordinaire qu'on le révoquait en doute. Pourtant il était évident qu'un vol avait eu lieu. A qui l'attribuer ? Tous les soupçons planaient sur des employés, tantôt sur l'un, tantôt sur l'autre, lorsque Beaumont, trahi par un de ses amis, fut arrêté et condamné une seconde fois. Le vol qu'il avait commis pouvait être évalué à quelques centaines de mille francs : on en retrouva sur lui la plus grande partie. " Il y avait là, disait-il, de quoi devenir honnête homme. Je le serais devenu ; c'est si aisé quand on est riche. Pourtant, combien de riches ne sont que des coquins ! " Ces paroles furent les seules qu'il proféra lorsqu'on se saisit de sa personne. Cet étonnant voleur fut conduit à Brest, où, à la suite d'une demi-douzaine d'évasions qui n'avaient abouti qu'à le faire serrer de plus près, il est mort dans un affreux état d'épuisement.

Beaumont jouissait parmi les voleurs d'une réputation colossale ; et aujourd'hui encore, lorsqu'un fanfaron se vante de ses hauts faits : " Tais-toi donc, lui dit-on, tu n'es pas digne de dénouer les cordons des souliers de Beaumont. " En effet, avoir volé la police, n'était-ce pas le comble de l'audace ? Un vol de cette espèce n'est-il pas le chef-d'œuvre du genre, et peut-il se faire qu'aux yeux des amateurs son auteur ne soit pas un héros ? Qui oserait se comparer à lui ? Beaumont avait volé la police ! Pends-toi, brave Crillon ; pendes-toi, Coignard ; pendez-vous, Pertuisard ; pendez-vous, Collet ; près de lui, vous n'êtes que de la Saint-Jean ! Qu'est-ce que d'avoir volé des états de service, de s'être emparé du trésor de l'armée du Rhin,

d'avoir enlevé la caisse d'une mission ! Beaumont avait volé la police ; pendez-vous, sinon allez en Angleterre... on vous pendra.

BARTHELEMY MAURICE.

CROQUIS.

A M...., le 15 mars, 1859.

Je voudrais vous décrire
— Si vous me promettez
De ne pas trop sourire
A mes naïvetés—
Ce que de ma fenêtre
Je vois ou bien j'entends
Lorsqu'un jour franc pénètre
Ses deux larges battants.

Accoudé sur la pierre
Qui borde la maison
Quand j'ouvre ma paupière
Sur un vaste horizon
Je vois la terre ouverte
Sous un soleil de feu,
Je vois la plaine verte
Tranchant sur le ciel bleu,
Océan dont les brumes
Sont le blanc archipel,
Insaisissables plumes
D'un fantasque chapel.

Je vois le front bleuâtre
Des épaisses forêts
Formant amphithéâtre
Autour d'un vallon frais,
Les carrés de culture
Parsemés d'arbres verts,
Un beau coin de nature
Aux mille aspects divers.

J'entends Poiseau qui donne
Un concert en plein vent,
L'insecte qui bourdonne,
Le feuillage mouvant :
L'hirondelle qui chasse
Rase de près le sol,
Le papillon que lasse
Son capricieux vol
Cent et cent fois se pose
Sur cent diverses fleurs,
De l'ailette à la rose,
Des parfums aux couleuvres.

Quand à l'horizon sombre
Grandit comme un géant
Précédé de son ombre
Quelque dôme effrayant
Je vois plier les branches
Sous des souffles puissants,
Les fleurs roses ou blanches
Saluer les passants ;
J'entends de la rivière
Le frisson argenté,
Parfois la voix altière
Du tonnerre lointain.